

## WELCOME TO GAZA



### Conversations avec des gens de Gaza Avant Gaza Mutilée Gaza Hébétée Gaza Abasourdie

*Toutes les phrases en italique sont des paroles de gens de Gaza*

*Welcome to Gaza How are you? What your name?*

Ces questions en anglais ponctuent le quotidien à Gaza pour un étranger même activiste qui s’y rend, quand plus rien ne marche normalement c’est la première formule qui est assénée ironiquement mais avec humour, dans la rue ce sont les deux autres criées par les enfants qui s’égrenent comme un chapelet automatique de mots qui s’enchaîne à la vue de l’étranger cet extraterrestre qui se trouve là dans leur vie sur leur trottoir.

Je suis partie avec l'association UNADIKUM dans la bande de Gaza le 8 Avril 2014 de Montpellier. Arrivés au Caire le 10 Avril nous n'avons pu franchir le passage de Rafah que le 20 Avril pour arriver à Gaza city le soir. J'en suis repartie après six essais infructueux pour sortir fin Juin 2014. L'opération *Bordure Protectrice* n'avait pas commencé mais déjà après l'enlèvement des trois colons début Juin à Hébron les raids aériens Israéliens sur la bande de Gaza étaient plus fréquents nuit après nuit et des blessés arrivaient à l'hôpital Schiffa. J'ai passé deux mois à Gaza dans une vie dont le quotidien était partagé entre une action militante pour la majeure partie des journées et la rencontre de personnes qui ont constitué petit à petit pour moi un réseau d'ami(e)s avec qui j'ai partagé de nombreux moments, de multiples conversations, réflexions sur ce qu'est la vie et ce qu'elle est en particulier à Gaza. Ces rencontres m'ont appris que ces gens sont comme les gens du monde ni plus ni moins des gens qui nous ressemblent. Pendant deux mois j'ai mesuré à quel point nous représentions, nous activistes, l'extérieur, l'extraordinaire d'un monde qui ne l'est pas mais qui, quand on en est privé, reste un rêve inaccessible. Chaque semaine à Gaza j'ai écrit un bulletin envoyé aux amis et aux militants de France, ces bulletins, des enregistrements de conversation sur place, mes souvenirs vont nourrir ce texte écrit après l'agression meurtrière qu'Israël a menée à Gaza qui a duré 51 jours mais qui n'empêche pas que, même après, les gens restent des gens.

J'ai pu commencer à écrire à l'annonce d'une trêve illimitée entre Palestiniens et Israéliens hier soir le 26 Août 2014. Je n'en ai pas dormi de la nuit me demandant comment les gens pourraient maintenant après tant de morts de blessés à vie de destructions de ruines de cendres, faire avec une reconstruction faire avec la vie qui s'impose.

*La guerre est finie mais la guerre est elle sortie de nous ?*

*Gaza est un chantier permanent de construction destruction reconstruction à tous les sens du mot chantier : concret, idéologique et projectif pour l'extérieur, les témoins.*



**Comment faire avec la grande Histoire et la petite** celle de chacun, comment ne pas patiner, ne pas glisser, ne pas se tromper de moments pour énoncer ce que ces gens m'ont dit de la vie à Gaza avant cette troisième agression meurtrière israélienne mais qui reste valable après, comment taire ce qui fait que l'homme reste un homme depuis que le monde est monde ? Que penser que dire que faire à l'écoute de ces récits, est ce que la douleur se partage et surtout est ce qu'elle peut être soulagée, n'y aurait il pas en lieu et place de la douleur, que la colère ?

Ce qui me trouble aussi dans cet avant/ après ce sont les lieux, parler des espaces tels que je les ai vus, debouts et me demander ou essayer d'imaginer ce qu'ils sont devenus, détruits en cendres. J'avais remarqué que dans la bande de Gaza il y avait très peu de bâtiments anciens, de passé historique qui a franchi les siècles, presque tout est récent, tant de bombardements.

**Je veux rappeler une nécessité politique fondamentale : la colonisation, le blocus et l'apartheid sont les premiers verrous à faire sauter à Gaza pour permettre à la population d'avoir une vie libre où les droits fondamentaux existent et sont préservés : la liberté de circulation des personnes et des biens, l'accès égal aux ressources naturelles comme principes de vie pour tous et le droit à un système de santé qui comporte prévention, soins et suivi médical.**

### **Le quotidien à Gaza.**

Affamés Assoiffés Rationnés Asphyxiés Empoisonnés Attaqués Bombardés. Cela peut ressembler à une fiction mortelle une hémorragie interne dont le terme ne pourra excéder une dizaine d'années

et paradoxalement qu'est ce qui fait que la vie à Gaza reste si forte ? Que donnera une génération qui n'aura eu l'occasion de rencontrer et de voir le monde que virtuellement sachant que le sien ne fait que 360Km<sup>2</sup>, que chacun connaît et est connu de tout le monde dans un amoncellement chaotique sans régulation, sans intimité ? Combien m'ont dit

*A Gaza tout peut arriver, on est sûr de rien, quand les droits humains ne sont pas libres d'accès personne ne sait pour soi ou pour les autres. Tout le monde attend, cela laisse beaucoup de place à l'aléatoire, aux interprétations, aux abus de pouvoir.*

Une ramification de conditions de vie et de contraintes: le blocus la colonisation l'impossibilité de se déplacer librement et de voir le reste du monde le non accès aux ressources vitales et naturelles, l'eau l'électricité l'accès aux soins le fuel, les matériaux de construction. L'aléatoire, les ressources du principe de vie matérielles et morales dont les gens de Gaza sont privés et qui les obligent sans cesse à s'adapter, à trouver des solutions, d'autres solutions, à organiser leur vie autour des contraintes et des peurs qui prennent toute la place et occupent la tête. Une jeune femme qui est devenue une amie me disait

*Le secret de Gaza ce serait la capacité de faire d'un problème une solution*

Un soir dans un café en discutant avec un jeune homme prof de français, au milieu de la conversation, le bar s'est retrouvé dans le noir quelques minutes avant la prise de relais par le très bruyant générateur, il m'a dit

*Le pire c'est que tout le monde finit par s'adapter à cette situation et par organiser sa vie autour !*

Une autre amie m'expliquait qu'elle s'obligeait à ne plus regarder les images télévisées de destructions ou de blessés d'attaques israéliennes pour ne pas s'habituer, pour ne pas en avaler encore et encore jusqu'au moment où elle finirait par devenir insensible, c'est ce qui peut arriver à chacun.

Le téléphone mobile à Gaza, immense ressource vitale, est le lien de communication immédiate entre les gens mais il est aussi l'éclairage dans la rue le soir dans un escalier d'immeuble pour monter les étages quand l'électricité fait défaut ou bien la lampe dans un café qui permettra une réunion, une interview, toutes ces petites lumières dans les rues de la ville ces petits contacts nécessaires et utiles qui remplacent le plein feu.

L'ambiance, ce dont l'air est fait, ce dont l'espace est rempli : le vendredi l'appel à la prière recouvre la ville l'enveloppe et ceux qui ne veulent pas l'entendre se réfugient chez eux ne sortent pas ou vivent la nuit ; l'air est musulman, le rythme est fait de Dieu, plus rien ne bouge plus rien n'existe que cette célébration qui organise les journées du vendredi d'où peut surgir l'enfermement. Je me souviens d'un premier vendredi où, sortant dans la rue, tout était silencieux désert rempli des appels à la prière réguliers et relayés dans tout Gaza. Vers 13H les rues se sont remplies, les files d'attente aux baraques à sandwiches s'allongeaient, les voitures s'arrêtaient tout près des magasins de gâteaux et l'après midi j'ai marché jusqu'à la magnifique mosquée construite par les émirats au-dessus de la mer au nord de la ville. Je me suis assise sur les marches à l'ombre d'un soleil puissant, un homme est venu m'apporter un siège et une bouteille d'eau.

*On peut vivre dans la merde mais il faut se prosterner sur du marbre*



**Notre quotidien militant** le long de la zone tampon à la frontière sud près de Kuzaa'a, village détruit pendant l'opération « bordure protectrice », était fait de matinées à protéger de notre présence corporelle le travail des paysans surveillé de l'autre côté de la frontière en Israël par les rondes des jeeps et des tanks israéliens qui ne manquaient pas de tirer, soit d'une tour, soit postés sur un monticule pour nous intimider, parfois pour blesser un paysan ou mettre le feu à un champ avec un lancer de grenade dans la sécheresse d'un soleil brûlant. Nous avons rempli cette mission à chaque appel du coordinateur des paysans dans des endroits différents selon les nécessités et l'avancée du travail. J'ai pu voir les moissons se faire à la main, parfois avec des gants, brin par brin touffes par touffes plus une brindille sur la terre tout était trié, le sol arasé. J'ai pu remarquer en arrivant certains matins que les tanks étaient rentrés dans les terres agricoles palestiniennes la nuit pour agrandir la zone tampon, détruire un peu plus de surface cultivable en creusant des fossés où le matin les jeunes Palestiniens qui s'y risquaient étaient immédiatement rappelés à l'ordre par leurs aînés. Les soldats israéliens de l'autre côté n'aimaient pas voir de trop près un travailleur palestinien surtout s'il s'aventurait dans les crevasses, on devait bouger lentement surtout pas brusquement pour ne pas provoquer une réaction, un tir. De l'autre côté, on voyait l'arrosage automatique sur des kilomètres, des champs tout verts, une agriculture moderne et automatisée ; de notre côté les paysans arrivaient en carriole le matin, femmes, adolescents, enfants les jours sans école et vieilles personnes, tout le monde aux champs pour la récolte. J'ai pu faire aussi du tracteur pour protéger le conducteur qui avait peur et ce matin là c'est la vitesse qui a guidé le travail : deux tracteurs en

action pour remuer la terre et derrière des paysans qui rapidement brisaient et retournaient les mottes de terre sans prendre le temps de s'attarder. Je dois dire que ce jour là ma peur était que le tracteur verse à cause de son emballement dans les sillons. J'avais oublié les Israéliens en poste sur les buttes. Nous étions ravitaillés de thé ou de café dans la matinée et parfois invités à partager leur repas en fin de matinée.



Notre vie militante a aussi consisté dans cette période à la participation à toutes les manifestations organisées, toutes tendances politiques confondues, pour la défense des prisonniers politiques palestiniens incarcérés en Israël et le soutien aux grévistes de la faim contre la détention administrative arbitraire et illégale. Le mouvement s'est amplifié à partir de la veille organisée hebdomadairement au début à la Croix Rouge pour finir par être un mouvement quotidien dans toutes les villes de la bande de Gaza.

## Les Rencontres Officiellement Politiques



L'association UNADIKUM a réussi à se faire ouvrir toutes les portes de la société civile palestinienne mais également du mouvement associatif, syndical et des organisations politiques. Ces rencontres ont ouvert un éventail très large de positionnement politique du Hamas au Jihad Islamique en passant par le PPP, le PFLP, de petits partis et le mouvement BDS présent à Gaza. La diversité dans le débat existe, elle est vivante, constructive, collective, ouverte et reflète une énergie et une liberté de penser que l'on ne sait pas de l'extérieur, dans ce monde où nous vivons et dont les Gazaouis sont privés. Bien sûr « la langue de bois » fait aussi partie du jeu politique mais je me souviens de la projection du film « Roadmap to Apartheid » par le BDS dans une salle de Gaza qui était pleine de gens et de discussions. Dans certaines occasions particulières, nous avons aussi pu aborder et débattre de la question du conflit sous l'angle politique « d'un Etat commun de la Mer au Jourdain ».

## Les déplacements dans la Bande de Gaza



Nous habitons dans un appartement près du port de Gaza qui est le quartier d'accueil des internationaux et tous les matins à l'aube, pour nous rendre à Kuzaa'a au nord de Rafah nous devons prendre un ou deux taxis collectifs nous permettant de faire les 40kms, c'est-à-dire pratiquement la longueur du territoire de Gaza. Pour se déplacer les gens ont le choix entre ces taxis collectifs qui s'arrêtent ou interpellent à tous instants comme un ramassage à tous les coins de rues, ou se rendre à la station de taxis la plus proche quand les voitures se font rares, le soir par exemple ; le top étant une agence de véhicules qui permet d'aller directement d'un point à un autre. C'est plus rapide, rare et beaucoup plus cher car on voyage seul(s) exprès pour son déplacement. Ce qui est un luxe à Gaza où le transport récupère toutes les personnes qu'il peut trouver et ne se rend jamais d'un point à un autre par le trajet le plus direct. Combien d'attente, de rendez-vous loupsés car la personne n'a pas trouvé de véhicule. Je me souviens avoir attendu M. presque deux heures. Quand il est arrivé il m'a expliqué qu'en ce vendredi tout le monde allait à la mer et personne à Gaza donc les voitures n'allaient que dans un seul sens. Un soir je suis montée dans une voiture à Nuseirat en direction de Gaza qui a d'abord fait le tour de la ville, je me suis retrouvée devant avec deux enfants sur mes genoux et en vue de Gaza j'ai compris petit à petit que ma destination s'évanouissait dans le dédale des directions prises de saut de puces en saut de puces même si le chauffeur n'arrêtait pas de me dire *One minute please one minute*. Comment prévoir comment organiser comment savoir quand, où, comment les choses vont ou peuvent se passer une fois toutes les contraintes superposées, quand il n'y a pas en plus pénurie de fuel. On attend on passe beaucoup de temps à attendre et même la mesure du temps de la minute ou de l'heure n'est plus une mesure fiable elle vous glisse entre les mains et l'énergie que l'on passe à essayer de la maîtriser peut nous en faire

perdre beaucoup. Par ailleurs les gens de Gaza marchent peu et chaque fois qu'ils ont l'occasion de sauter dans un véhicule pour quelques centaines de mètres ils le font ! Il n'y a pas de cartes routières de la bande de Gaza il y a deux routes celle du centre et celle de la mer mais tant de petits villages, hameaux partout que l'on s'y perd facilement.

### **L'environnement, les ressources naturelles de la bande de Gaza**



Je ne m'attendais pas, je ne me représentais pas une végétation si luxuriante de si beaux arbres, tant de fleurs différentes. Je n'avais jamais vu du jasmin rouge, des haies de buissons d'hibiscus de toutes couleurs le basilic en gazon d'ornement près des bâtiments. J'ai découvert des acacias majestueux explosant en bouquets de fleurs oranges les roses en massifs avaient des couleurs du blanc au noir et les bougainvilliers dégoulinant sur les murs au détour d'une maison, parfois ils étaient blancs. Dans la rue au début je n'arrivais pas à suivre le groupe, aspirée et fascinée par les couleurs, occupée à admirer à photographier les arbres et les fleurs. Notre coordinateur palestinien avait remarqué cette attirance et m'avait proposé de m'emmener dans un parc attenant à un cimetière regorgeant de végétation, nous n'avons pas eu le temps d'y aller. J'ai appris que les roses et les fraises de Gaza étaient internationalement connues, appréciées et renommées quand elles pouvaient encore être exportées. Ce sont également les arbres fruitiers qui font la gloire des jardins et la terre étant excellente près de la zone tampon, ils étaient en champs infinis que les agriculteurs ont dû enlever pour les remplacer par des céréales demandant moins d'eau et surtout moins de soins dans cette zone d'agriculture à haut risque, dangereuse. Je me souviens d'une après-midi passée dans la maison d'un vidéaste à Nuseirat où en pénétrant dans le jardin je n'avais pas suffisamment d'yeux pour regarder toutes les plantations de fleurs et d'arbres faites par le père de famille.

Pourtant la ville est sale, très sale et dans les champs chaque jour quand je voyais les déchets plastique ou autres jetés par terre j'avais du mal, je ramassais et gardais les gobelets en plastique du café offert parfois de longues heures dans la main avant de trouver une poubelle ! Certains jours les eaux sales, les égouts dévalaient les marches, les escaliers qui mènent à la mer et l'odeur nous

rappelait l'origine de ces eaux toutes mélangées. Je savais cette difficulté à plusieurs entrées et explications sur le traitement des ordures et des eaux usées dans la bande de Gaza mais je n'arrive pas à taire la nécessité pour l'homme de prendre soin de son environnement.

### **Le traitement des ordures à Gaza**



La vie, le monde s'arrête aux portes de la maison, tout est propre rangé dans une maison, dehors c'est une grande poubelle générale...Bien sûr il manque les matériaux (camions), les circuits de traitements, de ramassage, tout ce déficit étant lié au blocus aux conséquences de la guerre de 2009 avec l'arrêt des camions de ramassage remplacés par des carrioles et des ânes vers des décharges en plein air en pleine ville. Comme dans beaucoup de pays en voie de développement par ailleurs, le dehors ne les concerne pas et le plastique règne en maître de la consommation et de la distribution, parfois on croit voir un arbre fleuri mais c'est une installation aléatoire de plastiques colorés qui l'habille ! Sans évoquer la question des égouts qui nous oblige à fermer notre nez plusieurs fois dans certains endroits de la bande de Gaza. Une amie m'a raconté cette histoire : un chauffeur de bus en début d'année scolaire dit aux enfants.

*Je ne veux pas voir de papiers, de plastique de canettes dans mon bus il doit rester propre vous n'avez qu'à tout jeter par la fenêtre...*

## Au bout de la plage, le café, la mer



Cette vie militante à temps plein ne m'a pas empêchée de rencontrer ces gens dont je veux parler, de partager des moments de vie, des projets des temps de réflexion et de faire ensemble. J'aimerais ne pas oublier le point de départ de cette envie, ce café sur la plage un peu au dessus de la mer qui, au début de mon arrivée n'avait que quelques tables et trois parasols et qui, avant mon départ était devenu un lieu éclairé la nuit, ombragé le jour : une transformation, une installation d'un havre de tranquillité où je pouvais boire mon jus de fraise journalier en compagnie de mes ami(e)s. Dès les premières fois en écoutant le bruit de la mer en la regardant avaler le soleil tous les soirs et en observant la guirlande de petits bateaux de pêche sur l'horizon la nuit je me suis dit que nous vivions au bord de la même mer, que de l'autre coté, juste sur un autre bord c'était chez moi à Sète, et que pourtant en discutant je m'obligeais par exemple à ne pas demander « où tu vas en vacances ? » Je n'étais pas en vacances mais moi j'avais pu me déplacer, à peu près comme je voulais et je mesurais juste à cet instant précis ce que c'est que la liberté de circuler. Ces instants sous la lune dans le bruit régulier des vagues qui sont assez fréquentes à Gaza conservent pour moi un goût de bout du monde, à la fois d'ouverture et de fermeture, et je ne peux plus regarder ou écouter la mer sans que celle de Gaza ne soit immédiatement là, à la fois pareille et si différente ne serait ce que parce que je n'ai pas eu envie de m'y baigner.

## La plage à Gaza



Elle est une partie importante du paysage et de la vie, le seul lieu de loisirs et d'extérieur pour les gens de Gaza le soir, le vendredi, quand il fait chaud dans les maisons dans la ville. Je me souviens d'un vendredi soir au port particulièrement chaud, l'air et l'espace étaient étouffants, on ne pouvait pas avancer, circuler marcher et tout poissait. L'impression de *volcan* mot employé par certains pour définir Gaza était une image réussie. A Gaza il n'y a pas de nature sauvage, jamais un endroit désert, jamais un lieu sans personne, jamais un jardin secret, jamais d'intimité, tout est peuplé habité occupé, on ne peut pas se sentir seul(e), l'horizon est bouché, parfois ce sont les gens qui font paysage comme sur la plage. Je me souviens d'une marche solitaire un vendredi le long de la plage pour remettre mes idées en place et décompresser, je me suis arrêtée sur le sable dans un espace pas trop saturé, j'ai ouvert mon livre et trois jeunes filles sont arrivées et ont commencé à me faire la conversation en anglais, au bout d'un moment je leur ai signifié mon besoin d'être seule et elles m'ont répondu sur le champ que oui mais elles elles avaient envie de parler avec moi ! Le vendredi particulièrement sur la plage on y voit de tout ; des installations de cuisine, tentes, salons, des voitures qui patinent dans le sable dans l'eau entre les grappes d'enfants mouillés et sableux, des ânes des chevaux des chameaux des carrioles des bateaux à moteur des barques à fond plat, des égouts des barbelés, des vagues de la bouffe des vendeurs de tout, du feu dans des tonneaux des grilles et des postes de secours qui hurlent dans un mégaphone. Régulièrement un drapeau rouge vert ou noir, les couleurs politiques s'affichent elles aussi sur la plage. La limite sec et mouillé n'existe pas, on ne se déshabille pas pour aller dans l'eau, habillés enfants femmes et hommes, le soleil est supportable il y a du vent et des odeurs, un chameau passe, du café des cerfs volants au loin les

raffineries d'Israël d'un côté, de l'autre des minarets, le monde, sur la plage le vendredi, n'a pas de fin, il est sans limite.

### Le regard des gens



D'abord celui des enfants qui vous mangerait, qui vous avalerait pour vous connaître, pour découvrir un monde qui leur interdit : un matin aux champs, un jeune qui s'occupait d'un plus petit garçon presque un bébé, ne me lâchait pas des yeux, me suivait du regard, son regard parlait et pourtant nous ne pouvions échanger aucun mot n'ayant aucune langue commune que celle des yeux. Plusieurs jours après au petit déjeuner auquel nous avons été invités après les travaux des champs je l'ai revu : la force, pas l'insistance ni la curiosité mais la ténacité de son regard était toujours là, toute la vie dans un regard. J'ai rarement rencontré un endroit où l'image était aussi présente, la nécessité de l'image ; combien de fois somme nous arrêtés dans la rue partout à tout moment pour être pris en photo avec eux sans eux pour eux, je me souviens d'une femme sous son nikab toute de noir vêtue avec une tablette dans les mains à la recherche et à l'affût de la moindre prise de vue. Une fête de fin d'année d'écoles dans un village où le spectacle était barré invisible tant les photographes de toutes sortes occupaient le devant de la scène, cela a même provoqué un affrontement entre les hommes.

Au coin d'une rue à Gaza une petite fille m'a demandé mon nom, je le lui ai donné et au moins cinq minutes après j'ai entendu le bruit d'une course de pas. C'était elle, elle avait couru trois rues pour me rattraper et me dire le sien *Fatima* avant de s'enfuir en courant de nouveau.

## Les enfants



De Gaza, voraces et tenaces en grappe les yeux comme des puits de curiosité d'ouverture au monde, vivants espiègles énergiques. N. m'expliquait souvent que les enfants nous suivaient dans la rue juste pour nous écouter, entendre une autre langue que la leur. Combien de fois j'ai eu ce sentiment que la vie leur prenait leur enfance ; d'abord l'insécurité et le stress de l'occupation avec les bombardements et être placés dès leur plus jeune âge en position de combattant, de résistant, ce V de la victoire qui pour eux est un geste automatique dès qu'ils posent pour la photo. Je me souviens aussi de cette conversation avec S. qui avait vécu 20 ans en région parisienne, rentré à Gaza en 2005 à la mort de son père pour fonder une famille et rester près des siens. Il m'expliquait que de toutes façons l'avenir jouait pour eux les Palestiniens car leur taux de natalité était plus important que celui des Israéliens et que dans quelques années ils seraient plus nombreux, ils les coifferaient au poteau ! Effectivement depuis la deuxième Intifada le taux de natalité a explosé, malheureusement surtout dans les familles pauvres, combien de femmes de moins de 40 ans rencontrées dans les camps de réfugiés avec plus de 10 enfants, sachant que la moyenne d'une famille c'est 5 enfants. La démographie est sans doute un enjeu d'avenir mais la penser comme un enjeu de résolution du conflit place l'enfant dans une position infernale, d'autant que les Israéliens jouent la même carte dans les colonies. Le rapport de « Gaza communauté Santé Mentale » dit que 30% des enfants souffrent depuis la dernière guerre (celle de 2012 !) de cauchemars d'anxiété et de stress. Ces enfants souffrent d'hyper activité, d'agressivité, d'insécurité et les résultats scolaires sont en chute, liés à des difficultés de concentration. Dans les zones frontalières, les enfants sont énurétiques somnambules et ont des difficultés d'expression, comme partout dans le monde, les équipes ont recours aux dessins, aux histoires, au théâtre pour mettre en mouvement ces difficultés J'ai rencontré aussi des associations et des femmes qui travaillent l'information et la contraception pour les femmes dans les différentes couches de la société de Gaza.

Cela m'entraîne sur la **famille, le mariage** comme l'évènement d'une vie, **l'amour** et ses histoires, toutes ces relations entre les gens entre les hommes et les femmes de Gaza.



Tous les jours de mes deux mois passés à Gaza un mariage a descendu en grand bruit l'avenue Omar El Moktar qui va du nord de Gaza la vieille ville à la mer, car la fête se déroulait dans les grandes salles louées qui bordent la côte. Les jeunes hommes installés dans la benne d'un camion avec des tas de percussions et les femmes dans de belles voitures conduites par les hommes. Même si les mariages sont très fréquents, ils sont quotidiens dans la période qui précède le ramadan et combien d'hommes et de femmes rencontrés m'ont raconté cette cérémonie en détail, la leur, celle où ils ont été invités, celle dont ils rêvent.

Un jour j'ai mangé dans la vieille ville avec A. Jeune femme professeur de français, la trentaine, arrivée avec sa famille venant d'Algérie quand elle avait 25 ans, un âge déjà dépassé pour trouver un mari à Gaza ! Elle m'a expliqué tout à la fois son rêve de trouver l'homme idéal qui ne soit pas rétrograde et sa déception, voire son renoncement à ce que cet homme là puisse exister dans la société gazaouie. Du coup tous les soirs, seule dans son lit, partageant sa chambre avec sa mère, elle pleure sa solitude ou elle rêve un compagnon qui n'existe pas, d'autant que le conservatisme de l'organisation de la société gazaouie ne permet pas qu'un jeune homme et une jeune femme puissent s'approcher, se connaître, s'apprécier avant le mariage. Alors comment être sûre de ne pas se tromper et comment apprendre à s'aimer ? Cela ne l'a pas empêchée de me raconter la cérémonie à laquelle elle ne manque pas d'assister à chaque invitation d'une de ses amies ou de la famille.

## La cérémonie



est très importante, sacrée, traditionnelle, c'est l'homme qui prend tous les frais en charge ; la soirée, l'or, les habits, les invités, l'habitation future et les meubles. Un contrat de mariage *El Mahr* est signé devant le juge qui comprend les conditions financières du divorce. Un minimum de 4 000 dinars jordaniens. Le mariage dure plusieurs jours, seul le premier jour *Elhena* est pris en charge par la fille, elle invite ses amies sa famille, il n'y a que des femmes qui dansent et chantent et les hommes eux, ont la fête des jeunes avec des chanteurs. Le deuxième jour il y a une grande fête avec les deux familles et la robe blanche, seules sont les femmes, les hommes sont en dehors de la salle et à la fin de la fête rentrent le mari et sa famille. La femme ira habiter dans la maison familiale de son mari où dans une maison qu'il lui louera ou achètera. Après la première nuit la famille de la fille vient leur apporter des cadeaux et voir comment s'est passée la première nuit...

Quand il a y divorce la femme ne peut garder les enfants jeunes que dans certaines conditions, les petites filles jusque vers 12 ans et les garçons jusqu'à 8 ans et elle retourne vivre dans sa famille, personne ne vit seul(e) à Gaza tout le monde vit en famille, je me suis rendue compte un soir que rentrer seule chez soi à Gaza ça n'existe pas.

## Les histoires d'amour de Gaza



Elles sont racontées ressassées chantées par les femmes entre elles ; frappées du sceau de l'interdit familial religieux ou traditionnel elles prennent une dimension géante dans l'imaginaire dans les rêves et durent au-delà de la vie qui passe. Pourtant elles n'ont pas été vécues dans la vie des corps,

seulement un regard, la répétition d'une attention, un échange de mots ou une promesse d'avenir qui durera toute la vie, un rêve de poison ? Tellement de jeunes filles sont avides de savoir de connaître comment cela se passe ailleurs dans d'autres pays, pour nous, leurs questions sont nombreuses et précises comme une possibilité de rêver.

C'est dans une cabane sous les oliviers, parsemée d'un champ de menthe, au pied de « la dune des amants » que deux femmes, une très âgée, Om Nasser, une de nos âges les cheveux lâchés avec bonheur, m'ont conté l'histoire de leur amour impossible et unique contrarié par la décision familiale. Nous avons mangé ensemble sur un tapis et bu thé et café faits sur le bois, un espace libre frais hors du temps et du bruit, dans l'après midi pourtant un tir de roquettes : une réponse la sortie des drones. Dans la discussion avec les femmes autour de l'amour, on perçoit l'aspect verrouillé que représentent ces traditions qui parfois s'apparentent à des tragédies classiques – désaccord des familles, impossibilité religieuse, mariage obligatoire ou tout au moins fortement conseillé entre Gazaouis. Du souvenir du regard amoureux du soldat égyptien rencontré dans sa jeunesse, Om Nasser en a fait des ritournelles en chanson qu'elle nous a psalmodiées cette après-midi là, nos yeux avaient changé. Le cousin que sa famille lui a imposé comme mari plante des couteaux dans le corps de N. chaque fois qu'il la touche, elle revoit son amour à elle celui qui lui a été interdit mais qui sera le seul jamais oublié.

A Gaza un homme, un jeune homme ne peut pas se promener discuter seul avec une femme, une jeune fille si un accord d'union n'existe pas entre eux – fiançailles, mariage- un couple d'adolescents seuls sur la plage s'est vu demander ses papiers d'identité et interpeller. Un couple marié qui se rend chez un autre couple d'amis ne vivra pas une soirée mixte, les hommes, les femmes et combien disent que c'est trop difficile de se battre ou résister à cette coutume. Une issue le couple doublement mixte un(e) palestinien(ne) et un(e) étranger(e) ? Les jeunes gens m'ont dit qu'à Gaza la religion n'était pas à sa place, celle d'une relation personnelle de chacun avec « Dieu », avec les textes, avec la spiritualité et quand la religion devient l'arme idéologique pour contrôler le quotidien des gens, alors ?

Je me souviens d'une journée passée dans un parc de Gaza pour fêter la fin de l'année avec les étudiant(e)s du département de français de l'université, nous avons joué au foot dans des équipes mixtes, c'était la première fois que je jouais au foot mais c'est la sécurité du Hamas qui a mis fin au match en nous prenant en photos et en menaçant les jeunes qui jouaient, filles et garçons ensemble.

## La gestion des émotions...



Une projection d'*Omar* dans le cadre d'un festival de films à l'institut français en arabe sous titré en anglais m'a permis de sentir les vagues d'émotions dans le public qui étaient inversées par rapport aux miennes. Je supportais mal les scènes de violence ou d'humiliations qui semblaient être tellement quotidiennes et habituelles pour l'assistance alors que toute scène d'intimité, personnelle, suscitait une attention extrême, de nombreuses réactions de participation et une demande de silence absolu pour profiter de ce moment du film. L'intimité est tellement rare à Gaza voire même interdite, il n'y a plus de cinémas publics, le Hamas les a fermés, seules des projections spécifiques organisées par une association ou pour une initiative particulière existent ; le FPLP par exemple organise des projections pour les jeunes.

## Qu'est ce qui fait l'unité des gens de Gaza ?



L'unité est à faire d'abord entre les Gazaouis d'origine et les réfugiés – 70% de la population de Gaza- Beaucoup m'ont dit que malheureusement, même si tous les Gazaouis sont dans la même situation de blocus, il y avait une différence entre les citoyens d'origine, les moins nombreux qui peuvent posséder des terres et des grandes maisons et les réfugiés vivant la plupart dans les camps. Cette différence est palpable notamment sur la question de l'embauche pour un travail qui est si rare. Avoir la citoyenneté de Gaza c'est-à-dire une carte d'identité qui ne vaut qu'à Gaza mais qui est nécessaire et n'est pas reconnue ailleurs relève d'un labyrinthe et d'un imbroglio administratif en lien avec l'histoire personnelle et politique de chacun, S après s'être mariée a attendu neuf ans pour avoir ce bout de papier. Les gens de Gaza ont tous des statuts différents de citoyenneté au regard du territoire ou de la communauté internationale et souvent dans chaque situation nécessitant de décliner son statut le papier n'est jamais le bon.

N. dans son projet de centre d'accueil pour enfants a considéré cette question comme importante puisqu'elle en a fait un des axes prioritaires de la mixité des enfants de familles réfugiées et Gazaouies

Les enfants et les jeunes représentent presque la moitié de la population de Gaza – 43% ont moins de 20 ans- les prisonniers – un sur trois a fait de la prison- les personnes âgées qui ne sont que 4% de la population presque deux million de personnes sur 360Km2 mais tous sont unis dès la naissance par une cause qui les fonde, c'est la résistance. Tous les Gazaouis sont résistants, c'est un destin, c'est leur histoire, leur façon d'être au monde.

Ce qui fait **l'unité** des gens de Gaza, c'est certainement la résistance et la lutte contre l'occupation, l'occupant la solidarité vis-à-vis des réfugiés, des prisonniers, des martyrs, c'est cela qui fait société. Et tout évènement est occasion de fêter cette unité d'un peuple qui vit l'apartheid sous occupation et qui pour rester vivant et combatif s'anime de ce sentiment de résistance autour de l'unité nationale et familiale, la solidarité active, la fête.

Nous étions à Gaza à l'occasion des commémorations des 66 ans de La Nakba. Pendant 15 jours nous sommes allés de rassemblements en rassemblements autour de cet évènement à haute portée symbolique qui était toujours organisé autour de la fête comme tout évènement collectif à Gaza. La debka, la flûte, le chant, les parades de chevaux, les costumes traditionnels les ballons aux couleurs de La Palestine qui s'envolent dans le ciel la clef du retour dans toutes ses tailles les chants des enfants les défilés en armes les prises de paroles l'hymne palestinien le drapeau immense une grande dignité, tout ce festival haut en couleurs et en son qui ne mesure parfois pas son amplitude acoustique !

Dans toutes ces occasions, l'unité autour de la résistance se fait entre tous les courants politiques dans leur diversité qui pourtant ne voient pas l'organisation de la vie en société de la même façon mais ils ont un ennemi commun et ça c'est une force ; mais qu'en sera-t-il par la suite, que feront ils de leurs divergences ? J'ai si souvent entendu les gens de Gaza condamner le Hamas dans l'organisation qu'il a faite de la vie quotidienne en société. Combien de femmes m'ont montré la propagande du Hamas dans les mosquées qui pour elles n'a rien à y faire car la relation de chacun à la religion, à son représentant est personnelle et doit le rester.

Une des premières rencontres faite à Gaza, celle de Mariam Abu Dakar dirigeante historique du PFLP qui a passé plus de 25 ans de résistance armée en exil, maintenant citoyenne d'honneur de Gaza membre du parlement palestinien de Gaza et de Ramallah et responsable du PFLP nous disait :

*La lutte contre Israël commence dans la maison, dans l'organisation de la famille, si les femmes ne peuvent pas sortir ne peuvent pas travailler elles ne peuvent pas lutter contre l'occupation. Se battre pour l'unité est la condition de la lutte contre Israël, double peine double lutte. Tout a changé ici avec l'arrivée du Hamas, les coutumes, la façon de s'habiller, l'organisation de la société...*

## Après l'école l'université ?



Trois Universités à Gaza et Khan Younis et depuis 2011 leur administration est mixte Fatah/ Hamas. Mais les études s'arrêtent à la fin du 2<sup>ème</sup> Cycle ; pour continuer et terminer la seule possibilité c'est de partir à l'étranger si on a la chance de décrocher une bourse.

**Université Islamique** sous l'autorité du Hamas

**Université Al Azhar** qui dépend de l'Autorité Palestinienne

**Université Al Aqsa** où se trouve le département de français (seul département mixte d'une université) en lien avec le consulat français et l'institut français où nous avons rencontré les étudiants et leur directeur. 15 étudiants en majorité des filles (dont il est dit que ce n'est pas grave du coup si elles ne trouvent pas de travail) en français/ langues étrangères pour une licence en 4 ans.

Mais depuis 2006 et l'élection du Hamas, le consulat français ne reconnaissant pas le gouvernement ne soutient plus les projets et ne vient plus dans les occasions officielles, ce qui amène le Hamas à dire « vous voyez... » et comme la Turquie est très présente l'enseignement du turc à l'école a pris la place ; du coup il y a un net recul de l'enseignement du français, des débouchés pour les étudiants diplômés qui se trouvent en situation de compléter leur enseignement avec d'autres matières ou de travailler dans le privé qui paie peu et mal, de faire des traductions ou de rêver de venir en France

avec d'hypothétiques dossiers de bourse remplis mais pas données...car les étudiants surtout les hommes risquent de ne pas revenir....

Depuis trois ans les écoles publiques ne participent plus à la fête de la francophonie. Il y avait 320 francophones entre 1980 et 2000 il y en a une cinquantaine aujourd'hui (34 profs de français dans le public à gaza) et il y a deux ans que le ministère a arrêté le recrutement des profs de français.

Notre échange avec les étudiants a tourné essentiellement autour de

*Comment ça se passe pour sortir ou rentrer à Gaza*

*Comment est la vie en France la religion, le mariage, la liberté de vie ?..*

### **Le travail à Gaza**



Dans l'organisation d'une société où rien ne circule le rapport au travail est totalement perverti. Le taux de chômage à Gaza est variable mais très important, officiellement il est de 45%, si on intègre les femmes qui travaillent peu et ont beaucoup de mal à trouver du travail il est autour de 60%.

Un nombre important de fonctionnaires, le chiffre de 70 000 est annoncé – éducation hôpitaux armée police- qui dépendaient de l'autorité palestinienne ne travaillent plus sur ordre de Ramallah dans la rupture avec le Hamas depuis le 14 Juin 2007 et touchent leur salaire à la fin du mois puisqu'il est alimenté par les aides européennes. Ces personnes ne ressentent plus la nécessité de travailler, elles se lèvent le matin pour attendre le soir et la paie même minime à la fin du mois et cela cause de nombreuses difficultés imaginables dans les familles et entre les gens. Félix Leclerc chante *La*

*meilleure façon de tuer un homme c'est de la payer à ne rien faire...* Avec l'annonce du gouvernement de réconciliation, ils auraient dû retourner travailler après 7 ans d'inactivité, que va-t-il en être ?

Le Hamas a construit une grande partie de son économie à partir des tunnels pour embaucher petit à petit les personnes qui pouvaient remplacer les postes innocupés. D'ailleurs beaucoup de dirigeants se sont fait beaucoup d'argent avec l'économie parallèle des tunnels, et dans leur construction beaucoup de travailleurs y ont perdu la vie ou leur corps (handicapés à vie !) Maintenant il n'y a presque plus de tunnels, que va-t-il advenir d'une économie sous blocus ?

Un nombre important de personnes travaillent au noir et le bénévolat dans les associations est un métier ! sans revenu ! Il y a aussi les enfants qui, après leur journée d'école rentrent manger chez eux et repartent sur Gaza avec un carton en bandoulière pour vendre des cigarettes ou des graines, maïs, fèves, tournesol, dans les rues ou les cafés pour rapporter un supplément d'argent à la famille.

Un autre facteur pervers est lié à l'UNRWA et son mode de fonctionnement avec les projets subventionnés dont la réalisation est confiée au secteur privé avec un manque de transparence sur la circulation de l'argent et les modes de rémunération...Je n'en ai pas compris tout le trajet mais une professeur de français palestinienne m'en a parlé. De toute façon une économie dont les fondements reposent sur les subventions et les aides internationales ne peut pas permettre un rapport au travail clair et égalitaire entre les citoyens. Combien de fois une structure ou une association va d'abord chercher quelqu'un qui travaille bénévolement avant d'embaucher et nous-mêmes internationaux dans notre veille à la frontière nous avons parfois été (gentiment !) invités à travailler (pour des travaux manuels réclamant une force physique) par un propriétaire qui aurait pu embaucher un travailleur agricole palestinien...

*A Gaza l'économie est en panne c'est comme cultiver dans la mer*

## Partir ou Rester à Gaza



Dans une discussion avec un jeune artiste de Gaza, il m'expliquait que le choix ou l'opportunité à penser, à réfléchir, à se trouver faisait défaut à Gaza car il n'y avait jamais de pause dans l'insécurité, la violence et qu'il n'y avait pas de raison à être vivant sans rêves sans futur. Il voulait nettoyer sa tête de tout ce qu'il a vu vécu, perdu de ce climat instauré par les Israéliens et « renforcé » par la politique du Hamas avec la population. Il ressentait un sentiment associant la perte de l'espoir et une grande lassitude de la plainte. Je lui ai dit spontanément « mais tout le monde ne peut pas partir de Gaza » il m'a répondu

*Tout le monde veut partir de Gaza*

Lors d'un échange avec un jeune étudiant militant du FPLP, il souhaitait ardemment que l'université arrête de croire que les jeunes qui veulent partir continuer ou terminer leurs études à l'étranger, puisque qu'à Gaza il n'y a pas de troisième cycle à l'Université, auraient dans l'idée de ne pas revenir, il voulait la confiance de ses professeurs dans le départ des hommes à l'étranger, les femmes étant beaucoup moins susceptibles de ne pas revenir, pour lui c'est partir pour mieux revenir.

## Les projets, les rêves, Trouver son chemin de vie entre Rêve Résistance et Destin

*Etre un héros être un martyr ? Si nous plantons des balles que poussera t il des cadavres ou des arbres morts ?*

J'ai eu l'occasion de participer à un projet mené par un artiste qui m'a vraiment plu et intéressé. Le projet s'appelle *THREADS* ; fils (ou liens) projet artistique et culturel de communication sur les frontières et l'identité. L'équipe se compose de l'artiste qui coordonne et anime les actions, d'un musicien joueur de Oud, d'un photographe et d'un réalisateur vidéo. Il s'agissait chaque fois d'aller faire une séance deux heures dans un centre qui avait réuni un groupe de personnes, adultes ou enfants, pour que chacun brode son oiseau qui enverra le message de ses rêves au-delà des frontières. Dans la constitution des groupes il prenait soin de ce problème d'unité de la société gazaouie en mélangeant des tas de personnes aux statuts différents hommes et femmes. Tout ce projet se fait sans un NIS ( monnaie) de rémunération pour les artistes qui amènent tout le matériel et un petit passeport très original où se trouve le poème de Mahmoud Darwich sur les frontières avec un miroir en lieu et place de photo d'identité. Une exposition future à Gaza et en Norvège devrait clore cette action. Chaque séance était composée de prisonniers, de jeunes hommes et de femmes voilées dont certaines avec le nikab assis ensemble et à côté les uns des autres autour d'une table échangeant et brodant. J'avoue que voir les hommes broder aux côtés des femmes ainsi que la circulation des objets et des mots accompagnée de chants et de rythmes m'a plu et fait sourire. Un message, un oiseau qui vit avec l'espoir, qui sait l'impossible. Je me suis dit pourquoi ne pas y répondre de la France ? Dans la séance avec des enfants très animée j'ai vite appris à dire en arabe « attends/ Stana » tant leur avidité à faire, à parler, à ma présence, à se montrer était insatiable.



*Nous avons trop perdu des nôtres pour rien, ici tout le monde est un martyr c'est un destin tout le monde peut mourir même les enfants !*

Une des dernières conversations que j'ai eues à Gaza, dans un café avec deux jeunes gens devenus des amis qui ont accepté que je les enregistre a démarré sur la question du voyage. Ils ont d'abord tenu à m'assurer qu'ils préféreraient leur pays, que c'était le plus beau pays et que la vie en société y était agréable de par les bonnes relations familiales qui les liaient tous ensemble. Mais le blocus depuis 2 000 avait introduit une destruction de l'avenir, combien de diplômés ne pourront jamais continuer leurs études ou travailler même comme ouvriers. Bloqués ils n'ont pas droit au voyage qui est un besoin, un droit principal pour tous, faire un vrai voyage, voir d'autres espaces, d'autres cultures, d'autres gens d'autres préoccupations.

*Changer d'air, Partir et revenir. Depuis notre naissance on est bloqué dans ce territoire de 360 km2 fermé qui souffre, on a le droit à essayer autre chose*

*De toutes façons l'attachement revient toujours quelques années après, une chose bizarre nous attire pour revenir à Gaza*

*Ici à Gaza on est condamné à se taper soit contre les autres soit contre les murs, sortir ne serait ce que de la bande de Gaza pour aller en Cisjordanie, la Palestine, notre pays. C'est notre rêve de visiter le village de nos grands parents en Israël, ce qu'ils racontent c'est plus beau qu'ici, c'est autre chose, c'est le rêve de tous les palestiniens les forêts d'oliviers et d'orangers. Même avec un passeport étranger je ne peux pas y aller, la naissance à Gaza interdit Israël pour toujours. L'occupation a divisé les Palestiniens, elle fait une différence entre les mêmes Palestiniens, ceux de Gaza et ceux de Cisjordanie.*

Pour eux depuis les années 2 000, 98% de la nouvelle génération n'est jamais sortie de la bande de Gaza ; c'est pourquoi beaucoup de ces jeunes veulent bouger, voyager, vivre quelque chose d'autre.

*A Gaza c'est toujours les mêmes gens, la même souffrance, à cause de la situation, toujours des morts toujours des mauvaises nouvelles, on n'a pas d'espace à penser normalement, à avoir une vie normale indépendante, privée, intime.*

Tous les deux ont souligné un manque d'énergie positive alors que le pays possède des grands penseurs, de grandes expériences qui ne peuvent pas être mises à profit, en valeur. Les experts dans leurs spécialités à Gaza ne peuvent pas être accueillis dans les universités, elles n'en n'ont pas les moyens.

*La vie à Gaza c'est très bien/ La vie à Gaza c'est très mal*

*A Gaza il n'y a pas de normale nature où les gens peuvent trouver leur chemin, il y a beaucoup de bonnes personnes ici, elles vont me manquer mais je n'ai pas d'autre solution je dois trouver le chemin pour ma vie, abandonner ma famille et mes amis, il n'y a pas d'autre solution. Rien ne marche à Gaza, tu peux rien faire, la nuit c'est plus mieux on est plus tranquille, tout le monde ici vit la nuit, ils ne travaillent pas donc rien n'est normal sans travail. Ici à Gaza c'est très difficile de trouver quelque chose à faire, pour les étrangers c'est plus facile de faire !*

*Quand la frontière sera ouverte, la première chose avec le calme et la tranquillité sera de combler ce besoin de penser avec moi de penser seul sans beaucoup de gens autour de moi, ici sans vie privée jamais, c'est difficile de penser à toi-même.*

Pendant l'agression meurtrière de cet été 2014 M. marié depuis deux ans à une norvégienne qu'il n'avait pas pu rejoindre depuis un an a pu quitter Gaza par Erez grâce à l'ambassade de Norvège.



## Quand on quitte Gaza, Gaza ne nous quitte pas



Cette persistance en soi de cet endroit du monde des gens qui y vivent, beaucoup de personnes la décrivent, la ressentent en revenant et je ne saurais dire d'où elle vient, peut-être de la rencontre ?

Savoir ou au moins se demander pourquoi on va à Gaza au-delà de la solidarité dans la défense des droits du Peuple Palestinien puisqu'il est tout aussi important et nécessaire de développer le mouvement de solidarité dans notre propre pays. Qu'est ce qui nous attire dans cet endroit du monde ? Peut-être les dimensions de « l'acte politique » dans l'échange le partage le rêve l'énergie l'espoir, chercher à la racine ce collectif qui pourrait se dire au nom de chacun ?

Maintenant les nouvelles que je reçois de mes ami(e)s depuis la trêve disent que rien n'a changé dans la situation et l'organisation de la vie quotidienne à Gaza sauf que tout est détruit en cendres.

Brigitte Challande, septembre 2014.

[brigitte.challande@yahoo.fr](mailto:brigitte.challande@yahoo.fr)